

Aborder la question « les Français dans la première guerre mondiale » à partir d'une étude de cas : « *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918* ».

par David-Pierre Rouu, Lycée Chrestien de Troyes de Troyes

Découverts et édités pour la première fois en 1978, réédités maintes fois depuis¹, *les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, notes prises sur le vif de l'action par un poilu qui devait faire la guerre d'un bout à l'autre et remises au propre après les événements, apportent un précieux témoignage sur le vécu des soldats, témoignage reconnu aujourd'hui pour son authenticité après divers débats à ce sujet². Œuvre d'un homme du rang, témoin engagé des événements qu'il vit, armé pour tout diplôme de son certificat d'études primaires, ces *Carnets de guerre* restent aussi remarquables par la qualité de la prose de leur auteur, à tel point, que le président F. Mitterrand a pu affirmer qu'ils étaient une « véritable œuvre littéraire »³.

Matériau essentiel pour construire une « histoire du vécu »⁴ de cette guerre de 1914-1918, source privilégiée pour mener une approche socio-culturelle de la guerre qui est aujourd'hui, passé le temps où l'histoire militaire et diplomatique restait au centre de la réflexion sur la guerre, au cœur des travaux des historiens sur la question⁵, ces *Carnets de guerre* peuvent tout à fait trouver leur place dans la perspective qui est celle des programmes actuels de lycée et, en particulier celui de la série S où il s'agit d'aborder « Les Français pendant la première guerre mondiale », où « le fil conducteur retenu par le programme est le vécu et les représentations des Français »⁶. Témoignage engagé c'est-à-dire nourrissant une réflexion à la logique explicite sur l'événement qu'est la guerre, ces *Carnets de guerre* apparaissent comme une source parfaitement adaptée à l'esprit des programmes, à condition de bien préciser le point de vue qui est celui de l'auteur, de montrer ce qu'il introduit comme biais dans son analyse, mais aussi en quoi il constitue en tant que tel une représentation de l'événement. En outre, si ce témoignage nous amène à aborder le vécu des hommes au front, il peut permettre, avec plus de nuances et de précautions, de mettre au jour certains

aspects de la vie de l'arrière. En ce sens, il peut constituer une étude de cas susceptible de fournir le matériau nécessaire à la construction de notions clés sur la question et nourrir ainsi « une analyse globale »⁷ de l'événement qu'est la Grande Guerre, analyse centrée autour de l'idée de brutalisation des masses combattantes, et de généralisation de l'implication des Français dans la guerre.

La richesse de la source, mais aussi les précautions à prendre quant à son utilisation doivent dans un premier temps être analysées afin de mettre en évidence ce qu'il est possible d'exploiter comme information dans la perspective d'une étude sur les « Français dans la première guerre mondiale ». Source riche, elle reste cependant le point de vue d'un soldat et sa richesse ne peut pleinement être perçue qu'une fois un travail de contextualisation de l'événement et une présentation de l'auteur effectués. Ce n'est qu'une fois ce cadre d'ensemble posé et un choix de textes opéré qu'il devient possible d'étudier « les Français dans la guerre » à partir de ces *Carnets de guerre*.

1. Valeur et limites de l'approche du thème « Les Français dans la première guerre mondiale » à partir du récit de L. Barthas

S'il faut s'interroger sur la pertinence de l'utilisation de carnets de combattants pour une étude sur le thème, « les Français dans la guerre », tant il est vrai que ces derniers ne sont pas seulement les Français engagés dans les combats, la source peut cependant avoir sa valeur, par ce qu'elle peut laisser voir de la guerre dans les tranchées et parfois même au delà, mais aussi parce qu'elle peut apporter un regard critique, donc une réflexion explicite, sur la guerre, susceptible de mieux nous faire percevoir ce que vécurent les Français dans la guerre, et comment ils perçurent l'événement.

1.1. La double limite inhérente à l'utilisation d'un carnet de combattant

Indépendamment de la qualité intrinsèque du récit, de sa fiabilité, utiliser des carnets de combattants pour construire une étude de cas rigoureuse revient à faire le choix d'un support documentaire uniquement textuel, à s'astreindre à ne pas utiliser des sources de nature plus variée. S'il est possible de trouver dommageable de se priver de toute la variété des sources documentaires disponibles sur la question, le problème peut cependant être vu à l'envers, il devient possible de montrer qu'à travers l'utilisation de ce seul type de document de larges pans de la question sont perceptibles, à condition d'en mener une analyse pertinente. Par conséquent, si le choix d'une approche de ces Français dans la guerre à partir d'un récit de combattant limite la diversité des sources, celui-ci a aussi sa logique et ne peut pas être écarté *a priori*.

Cependant, il est un autre point sur lequel cette seule et unique source, encore une fois indépendamment de ses qualités propres, peut poser problème : un carnet de combattant c'est par définition la guerre vue par un Français impliqué directement dans le conflit, consacrant l'essentiel des pages qu'il rédige à ce dernier, et permettant difficilement d'approcher les Français (et Françaises) *en général*, dans la guerre, et encore moins certains problèmes pourtant aussi essentiels que l'effort d'organisation économique pour la guerre. Ceux de Barthas laissent voir quelques souvenirs de l'arrière, qu'il s'agisse de son foyer familial ou des hôpitaux, ou encore des villes et gares par lesquelles il fut amené à transiter, mais il n'en demeure pas moins que la place prise par ces éléments reste fort logiquement faible comparée à celle laissée à l'évocation de la guerre à l'avant. Au demeurant, certaines notes existent et peuvent fournir un matériau fort utile à l'exploitation de ces carnets dans la perspective d'une étude de cas, à condition

d'avoir un regard critique sur la nature de la source proprement dite. En effet, si notre homme peut se plaindre d'une certaine incompréhension par les gens de l'arrière⁸, il n'est pas sûr que lui-même puisse, dans le peu de temps dont il disposait pour profiter de « la douce quiétude de l'arrière », saisir la profondeur de l'implication dans la guerre des civils ou tout au moins de certains d'entre eux, et, en tous les cas, de la diversité des implications des civils.

1.2. Un récit d'un homme du rang offrant un témoignage sur la guerre dans toute sa durée

S'il est un point sur lequel les carnets de guerre de Louis Barthas restent un source de grande valeur c'est bien en ce qui concerne le témoignage qu'ils apportent sur la guerre vécue par les soldats. D'abord, et ce n'est pas anodin, le récit de Barthas est celui d'un caporal, qui fut pendant un court laps de temps dégradé pour insubordination, c'est-à-dire un homme du rang, ayant vécu la guerre au cœur des tranchées, exposé au danger permanent dans le conflit. En ce sens, ce témoignage revêt une valeur tout à fait remarquable, d'autant plus que Barthas a fait la guerre d'un bout à l'autre. Mobilisé dès Août 1914, même s'il ne touche vraiment le front qu'à partir de Novembre de cette même année, il le reste jusqu'en février 1919. En décomptant les périodes de permission, il a passé 36 mois au front⁹. Pareille connaissance dans la durée du front fait de ce témoignage, *a priori*, un témoignage de valeur.

A priori seulement tant peut se poser le problème de la construction du récit. En effet, prenant prétexte de la tonalité pacifiste de nombre de passages du récit, S. Audouin-Rouzeau pouvait noter que Barthas « a écrit ses carnets de guerre à partir de notes personnelles prises pendant le conflit », ce qui entraînerait une « déformation du souvenir », par l'antimilitarisme et le pacifisme des années vingt et trente¹⁰. Mais l'argument, aux yeux de celui qui a découvert et édité ces carnets, Rémy Cazals paraît peu convaincant, tout comme d'ailleurs aux yeux d'autres historiens¹¹ : si quelques phrases ont été rajoutées après coup, « si la rédaction définitive s'est faite, au propre sur les dix-neuf cahiers, après la guerre et la démobilisation du tonnelier, la plus grande partie du texte était prête, entièrement rédigée pendant la guerre »¹².

Si le témoignage apparaît fiable en ce sens qu'il n'est que très marginalement déformé par le souvenir, il n'en demeure pas moins qu'une certaine tonalité pacifiste apparaît, mais elle est le produit des convictions propres de Barthas, c'est-à-dire son point de vue d'homme et de citoyen sur les événements qu'il traverse.

1.3. Du militant socialiste d'avant guerre au combattant dévoué mais peu cocardier : un témoignage critique sur la guerre

En effet, militant syndical, militant socialiste, ayant tuteuré en autodidacte, avec pour tout diplôme un certificat d'études, les écrits de Marx et de Guesde, le point de vue de Barthas, qui est celui d'un « humaniste avant tout, [qui] incarne bien la gauche républicaine et le socialisme démocratique qui caractérisent le Midi au début du siècle »¹³, est d'autant plus intéressant qu'il est celui d'un personnage peu enclin compte-tenu de ses opinions politiques à l'enthousiasme belliciste. En effet, étudier les *Carnets* de Barthas c'est aussi étudier un personnage qui n'avait rien d'un va-t-en-guerre et comprendre l'action menée par un soldat-citoyen, par devoir, d'un bout à l'autre du conflit, rappelons-le. Et c'est par là même, en même temps qu'un témoignage riche de sa valeur critique, un hommage involontaire à l'éducation citoyenne de la Troisième République.

Cet hommage réside, à notre sens, tout à la fois dans l'acceptation de la réalité des combats, en même temps que dans la conscience très critique que pouvait avoir Barthas de ces derniers, et de l'infamale machine à broyer les individus qu'était cette situation de guerre. Peut-être la critique des chefs, « leitmotiv constant chez lui »¹⁴, critique qui ne débouche au demeurant que sur une contestation modérée au moment des mutineries de 1917, en est le plus parlant exemple. Souvent plus que sceptique vis-à-vis du commandement, d'un commandement qui, à tous les niveaux, lui apparaît mal conduire la lutte, ne pas savoir économiser la vie des hommes, souffrir d'ambitions démesurées, notre homme montre ainsi sa capacité à analyser la situation de guerre dans laquelle il est, avec ses camarades, plongé. Cette capacité de réflexion lui vaut d'être désigné meneur lorsque différents hommes de son régiment s'engagent dans une action de mutinerie en 1917. S'il refuse en écrivant à ce pro-

pos que « cela dépassait les bornes de l'in vraisemblance », qu'il « n'avait pas envie de faire connaissance avec le poteau d'exécution », il n'en rédige pas moins pour ses camarades un texte « protestant contre le retard des permissions » et peut ainsi affirmer que « la révolte était ainsi placée sur le terrain du droit et de la justice »¹⁵. C'était bien une critique de citoyen, désireux d'être considéré comme un citoyen par sa hiérarchie¹⁶.

Par conséquent, ces carnets de guerre, au delà du témoignage sur le quotidien du soldat, témoignage en soi fort précieux, sont marqués aussi par cette conscience critique sur le fil des événements, conscience critique dont il faut tenir compte pour tirer un juste profit de la lecture de ces *Carnets*, mais qui est aussi, précisément, un moteur pour alimenter notre réflexion sur le sujet...

2. Des Carnets de guerre, pour quelle démarche pédagogique ?

Comme toute étude de cas, celle-ci suppose un travail de contextualisation, concernant aussi bien les événements militaires proprement dits, que l'auteur, au sujet duquel il est nécessaire de préciser qu'il s'agit d'un homme de la gauche républicaine méridionale confronté au conflit, ce dernier point permettant en quelque sorte d'établir un lien avec le cours précédent sur l'avant guerre, et de voir comment un Français de la « Belle Epoque » a pu devenir un Français dans la guerre. Ce n'est qu'ensuite, que l'on peut envisager l'étude de cas proprement dite.

2.1. Que dire sur les événements militaires proprement dits ?

Sans faire un récit de la guerre, quelques repères doivent être apportés afin que notre étude de cas puisse être correctement menée. Brièvement il s'agit d'abord d'évoquer les enjeux et les protagonistes du conflit, à moins que ceci ait été vu dans le cours sur « la Belle Epoque » et la puissance française au début du siècle. De même, le ralliement de toutes les forces politiques à la guerre, et en particulier du mouvement socialiste peut être brièvement évoqué, à moins de préférer noter cela en présentant Barthas qui était un militant socialiste.

Présenter à très gros traits les grandes phases de la guerre mérite ensuite d'être fait, en mettant en évidence au moins deux moments de rupture dont l'évocation peut être délicate dans la mesure où il ne faut pas empiéter sur ce que les documents doivent permettre d'aborder. En effet, présenter le passage d'une guerre de mouvement à une guerre de position peut poser problème dans la mesure où il ne s'agit pas ici de définir les différents aspects de cette dernière, le texte de Barthas devant permettre de le faire. De même, l'évocation de la transformation des équilibres de l'année 1917, si elle ne pose pas de difficulté particulière pour ce qui concerne l'entrée en guerre des Etats Unis, puisqu'on reste dans une stricte logique de présentation de stratégie militaire d'ensemble et de rapports de force entre puissances, est en revanche plus délicate à mener pour ce qui concerne l'évocation des révolutions russes. S'il n'est évidemment pas de notre propos de faire la présentation de celles-ci, il peut au moins sembler nécessaire de mentionner ici le caractère usant de la guerre, ne serait-ce que pour préciser que les événements prirent en Russie une tournure encore plus dramatique et tragique qu'ailleurs. Le risque est ici d'entrouvrir la porte de la découverte de la vie quotidienne des hommes et des femmes ayant vécu ce temps de guerre mais, d'un autre côté, on peut difficilement faire l'économie de cette présentation sans quoi la présentation générale du cadre événementiel ne serait qu'une succession de repères chronologiques sans liens, ni sens.

2.2. Présenter l'auteur de ces carnets de guerre

Une fois cette rapide évocation du cadre d'ensemble faite, c'est notre auteur qu'il s'agit de présenter aux élèves en articulant cette présentation autour de l'idée que son engagement, quand bien même était-il un engagement par devoir, tout comme son témoignage de français sur la guerre, sont une traduction de la réalité de l'unité nationale de la France au début du vingtième siècle. Homme du Midi, tonnelier dans le civil et devenu caporal dans l'armée, il ne devait pas moins faire quatre ans de guerre dans le Nord ; militant socialiste, restant fidèle à ses convictions et conservant toujours un regard critique sur la guerre, il n'en devait pas moins accepter cette réalité de la guerre de masse. S'il est légitime

de s'interroger sur ses motivations, et se demander s'il sentait l'impossibilité de « faire autrement », ce qui signifie au demeurant qu'il y avait un degré d'adhésion minimal à la cause de la guerre tant du côté Français que du côté adverse dont il percevait ce qu'il pouvait avoir de contraignant pour tous¹⁷, ou s'il s'agissait aussi de se montrer solidaire de ses camarades, et ne pas être ou sembler être un « planqué », il n'en demeure pas moins que notre caporal-tonnelier traduit par son attitude l'unité des Français dans la guerre.

Cela dit, cette volonté de loyauté envers ses camarades, est aussi un hommage, involontaire, à l'école républicaine d'avant 1914, qui « inculquait la loyauté et l'amour des hommes qui furent présents dans les tranchées » comme [ces carnets] le montrent¹⁸. Le fait même d'écrire ces carnets dans les tranchées, c'est-à-dire de ressentir le besoin d'écrire, et d'écrire en Français, « dans une langue impeccable, émaillée de quelques occitanismes »¹⁹, alors même qu'il n'avait pour tout diplôme que le « certif », est là encore un témoignage du succès de l'éducation républicaine d'avant 1914. Notre auteur prouvait ainsi qu'il mesurait toute la valeur de l'écrit, lui qui était capable de citer Hugo, mais aussi Goethe ou Homère, pour ne donner que quelques exemples, d'analyser ce qu'il vivait à la lumière des écrits de ces auteurs, et qui pouvait témoigner, dans une langue maîtrisée, d'un moment aussi exceptionnel que dramatique, capable de susciter un questionnement infini des hommes sur leur histoire.

2.3. Comment utiliser les carnets ?

Afin de pouvoir disposer d'une documentation suffisante pour amener les élèves à avoir une vision relativement complète de la question, il est nécessaire de procéder à un choix de plusieurs textes permettant de l'aborder. Le problème est d'arriver à trouver un nombre limité d'extraits dans un ouvrage qui compte près de cinq cent cinquante pages, et permettant de mettre en évidence nombre d'aspects centraux du sujet à partir d'un questionnement propre à chacun de ces « morceaux choisis ». Huit extraits, présentés en suivant scrupuleusement l'ordre du texte qui est aussi un ordre chronologique, nous ont paru pouvoir servir de documents de base à cette étude de cas. Les réponses aux questions sur les textes constituent des

marques d'étapes pour, ensuite, mettre en évidence les grands axes de la réflexion sur le sujet.

Cet ordre chronologique, pratique en même temps que respectueux du texte de Barthas, permettant de construire le travail comme une enquête sur la guerre à partir du parcours de notre auteur, n'a au demeurant qu'une importance relative pour la construction de la synthèse finale, l'essentiel étant d'amener ici un certain nombre d'idées centrales sur la question et de les regrouper autour de quelques thèmes principaux. En définitive, comme dans une étude d'ensemble documentaire de sources variées, l'intérêt reste précisément de croiser ces textes, pour aboutir à un travail de synthèse sur la question. Cela dit, dire que cet ordre chronologique n'a qu'une importance relative ne signifie pas qu'il ne faille pas en tenir compte : par exemple, l'un des extraits qui porte sur les mutineries de 1917 peut difficilement être compris s'il n'est pas inséré dans son contexte national -les lendemains de l'offensive du Chemin des Dames-, et international -le moment où la Russie entre en Révolution-, éléments d'autant plus importants à préciser au préalable qu'ils sont cités de façon explicite par Barthas²⁰.

Nécessitant un travail de contextualisation qui peut parfois se révéler délicat, l'étude de cas présentée à partir de ces carnets de guerre, permet cependant d'établir un lien entre cette question sur « les Français dans la guerre » et celle vue précédemment sur « la Belle Epoque », à condition d'insister sur l'image de « soldat-citoyen républicain » que peut se former à la lecture de ces carnets. Un citoyen dans la guerre : ainsi pourrait aussi s'intituler cette étude de cas.

3. « Les Français dans la guerre » : l'ensemble documentaire et son analyse

Repérer dans l'ouvrage huit extraits afin de pouvoir constituer l'ensemble documentaire propre à cette étude de cas peut relever du défi compte-tenu de la richesse des quelques cinq cent cinquante pages de l'ouvrage. Il faut s'y résoudre pourtant afin de pouvoir amener les notions clés propres au sujet, autour d'une problématique centrée tout à la fois sur la

globalité de l'effort de guerre et la brutalisation à grande échelle qu'entraîne le conflit, remettant en cause l'idée de progrès qui était au cœur de l'esprit de la « Belle Époque ». Permanence de l'unité nationale, rupture quant à l'idée de progrès, ainsi pourrait être abordée ces « Français dans la guerre », une fois vus les Français de la « Belle Époque »....

3.1. Les huit extraits choisis et les principales idées à relever

Dans un premier temps c'est la présentation du moment de la déclaration de guerre donnée par Barthas qui peut sembler mériter notre attention²¹. Permettant de mettre en évidence le point de vue de l'auteur, celui-ci évoquant l'événement qui se présente à lui comme une « guerre maudite, infâme, déshonorante pour notre siècle »²², c'est surtout le climat d'unité nationale, d'Union Sacrée qui est mis en évidence : « Le premier effet de la guerre était d'accomplir un miracle, celui de la paix, de la concorde »²³.

Le premier contact avec le front proprement dit, en décembre 1914²⁴, vaut d'être ensuite étudié dans la mesure où il pose un jalon dans le parcours de Barthas mais aussi parce qu'il permet de voir comment les soldats découvrent et doivent vivre avec la violence de la guerre : « on se trouva tout à coup dans un fossé étroit, boueux, on était arrivé (...). Sans souci du froid, des balles qui sifflaient au dessus de nous, de la proximité de l'ennemi (...) nous nous endormîmes d'un sommeil profond. (...) Toutefois, dans la nuit je fus éveillé par un bruit tout proche de pioches et de pelles (...) je demandais à ces travailleurs nocturnes quel genre de travail ils faisaient. « Tu ne vois donc pas que nous enterrons les morts du dernier assaut » me répondit une voix rude. Cette réponse me fit frissonner d'effroi de penser qu'il y avait des morts autour de moi »²⁵. En quelques lignes ce sont ainsi des aspects centraux de la vie des tranchées qui apparaissent dans toute leur violence, puisqu'il s'agit du premier contact de Barthas avec ce quotidien de la guerre.

Le troisième extrait, quant à lui, permet de mettre en évidence certaines décisions discutables du commandement et le regard critique des soldats sur leurs chefs, mais aussi les fraternisations qui purent parfois exister entre soldats Français et Allemands, ainsi que leurs limites²⁶. Si cet événement

peut sembler n'avoir qu'une place fort modeste dans le déroulement de la guerre, il montre aussi combien les soldats des deux camps sont conscients de partager une communauté de destin. Au demeurant, le fait de poursuivre le combat « malgré tout », par crainte du commandement aussi, permet de mettre en relief ce qui fut, pour certains soldats au moins, un combat mené par devoir.

A mi parcours en quelque sorte de notre cheminement, ce sont les premiers jours de permission de Barthas qui nous paraissent devoir être évoqués, quatorze mois après son départ au front²⁷ ce qui est fort évocateur de la dureté de la vie des soldats de la Grande Guerre. Moment de joie du fait des retrouvailles avec les siens, ce retour permet aussi à notre auteur de prendre la mesure de l'incompréhension qui existe entre le front et l'arrière où, selon lui, règne un « optimisme béat », résultat de « l'œuvre néfaste de journaux mensongers », seulement nuancé par l'attitude « des mères, des épouses [qui] tremblaient, souffraient, priaient mais en silence ». L'angoisse de la perte d'un proche mais aussi le travail de propagande de guerre apparaissent ici pleinement.

Le cinquième extrait permet de revenir sur la réalité des combats au moment de la bataille de Verdun²⁸. Si les idées à mettre en évidence recourent ici celles présentées avec le second « morceau choisi », elles en accentuent la dureté et la violence, aussi bien pour ce qui touche aux conditions de vie, qu'aux combats. En même temps, une certaine habitude de l'auteur avec la violence de la guerre peut être évoquée, ce qui était bien moins lisible dans le premier extrait. Alors qu'il s'effrayait de la présence de cadavres près de lui en 1914, la présence de « chair humaine (...) broyée, déchiquetée » est présentée ici avec un ton bien plus détaché, frisant le ton journalistique, et la découverte de ces morts n'empêche aucunement l'auteur de récupérer les « munitions, vivres de réserves et outils » qui avaient appartenu à ces soldats.

Les mutineries de 1917 constituent le cœur du sixième texte abordé ici²⁹. Texte parfois présent dans les manuels du secondaire, c'est à partir de l'analyse des causes des mutineries faite par Barthas qu'il est possible de mettre en évidence la grande lassitude des soldats et, à nouveau, un certain manque de considération du com-

mandement pour eux, en particulier en ce qui concerne l'octroi des permissions. Si la vigueur de la protestation est à noter à partir de ce document, c'est aussi le retour relativement rapide au quotidien de la guerre qui nous semble devoir être mis en évidence, moyennant la promesse faite par le commandement d'octroyer plus aisément les permissions. L'action par devoir des soldats est ainsi à nouveau repérable.

Le moment où l'auteur, début 1918, est hospitalisé en raison de son état d'épuisement, puis envoyé à l'arrière, à Bourgoin, afin de se reposer, est l'occasion de mettre en évidence l'état de santé non seulement de notre héros et de ses compagnons d'infortune et le caractère usant de la guerre, mais aussi de découvrir combien la guerre peut imprégner la vie de tout le pays³⁰. Logé quelques temps, écrit-il, dans un « hôpital bénévole installé dans les bâtiments d'une filature et d'une fonderie où plusieurs centaines d'hommes et de femmes étaient employés », il laisse ainsi voir une France où, à plusieurs centaines de kilomètres du front, la mobilisation pour l'effort de guerre reste tout à fait perceptible. Et s'il considère sans autre nuance, l'industriel ayant ouvert cet « hôpital bénévole » comme un « gros profiteur de guerre », il n'en demeure pas moins que Barthas permet de découvrir l'engagement de nombreux Français dans l'effort pour la victoire avec leurs moyens propres. Le poids de la guerre au quotidien, mais aussi l'unité des Français dans l'effort de guerre sont de ce fait mis en évidence.

Enfin, dernier moment qu'il peut être opportun d'aborder ici : la fin de la guerre et l'heure de la démobilisation. Notre auteur se montre ici fort sceptique au sujet de l'édification de monuments aux morts³¹ : « Ah ! si les morts de cette guerre pouvaient sortir de leur tombe, comme ils briseraient ces monuments d'hypocrite pitié » peut-il ainsi affirmer. Si son jugement n'est pas forcément celui d'autres anciens combattants, il a le mérite de montrer la rapidité avec laquelle les Français veulent commémorer cette « Grande Guerre », et son envolée terminale sur sa volonté de lutter « sans trêve ni merci jusqu'à [son] dernier souffle pour l'idée de paix et de fraternité humaine » au nom de ses camarades morts au combat, peut aussi s'interpréter comme sa manière à lui de garder vivant le souvenir de cette guerre. Mais elle est aussi annonciatrice du pacifisme profond de la société française de l'entre deux guerres.

3.2. Tableau des notions amenées par l'analyse des textes

Ce travail d'analyse, texte par texte mené, il reste à ordonner les différentes idées clés qui ont progressivement émergé pour construire une synthèse d'ensemble. Trois thèmes centraux peuvent sembler susceptibles d'en constituer la trame.

La réalité des combats et des théâtres d'opération peut constituer un premier axe du bilan. C'est ensuite l'attitude des soldats mêlant sens du devoir, résignation et rébellion qui peut être évoquée. Enfin, et le choix de textes opéré ici devrait permettre d'y arriver, la vision d'un arrière mobilisé dans le conflit peut être présentée ici.

Un tableau de synthèse peut éventuellement être construit pour mettre en évidence les notions et idées clés sur la question. Nous en donnons ici un exemple qu'il faudrait détailler plus avant devant les élèves, avec, pour chaque idée le ou les documents qui ont permis de les amener.

Les combats et les théâtres d'opérations : la brutalité d'un conflit	Documents d'appui	Des soldats entre sens du devoir, résignation et rébellion	Documents d'appui	Un regard sur le monde extérieur aux champs de bataille	Document d'appui
La réalité matérielle des tranchées -Des conditions de vie difficiles dans les tranchées -Un travail harassant d'aménagement permanent	Document 2 Document 5	Les rapports au sein de la hiérarchie militaire -La critique du commandement pour sa direction de la guerre... La critique de la faible considération pour les vies des soldats	Document 3 Document 6	L'Union Sacrée -Le moment de la déclaration de guerre : quel climat dans le pays ? -Un pays tout entier uni dans l'effort de guerre	Document 1
Danger et violence de la guerre, épuisement des combattants -Combats et offensives dans une guerre de position, permanence des bombardements -La question des gazages -l'épuisement physique	Document 2 Document 5 Document 7	Des fraternisations entre soldats Français et Allemands Des soldats Français et Allemands conscients de leur communauté de destin.	Document 3	Un pays entre bourrage de crâne et angoisse face à la mort -L'omniprésence de la propagande de guerre -L'absence des proches partis à la guerre et l'inquiétude des familles	Document 4
Une certaine habitude à la violence... par la force des choses	Document 5	Les mutineries de 1917 -Une cause fondamentale, la lassitude des soldats, le retard dans les permissions -Une action réelle mais limitée	Document 6	Quelle mobilisation de l'arrière ? Des usines d'armement et des « profiteurs de guerre » (selon Barthas mais, au demeurant patriotes...) Des centres de soin, loin du front pour soigner les blessés	Document 7
L'omniprésence de la mort -Des terrains de combats transformés en charniers -Des combats meurtriers	Document 2 Document 5			Quelle commémoration du combat ? -les projets d'édification de monuments aux morts -faire que la guerre soit la « Der des Ders »	Document 8

Conclusion

S'il faut parfois nuancer certains des propos de Barthas, du fait d'un point de vue qui peut paraître partial, en n'hésitant pas à interpeller le texte dans ses ambiguïtés, il n'en demeure pas moins que ces carnets de guerre sont une source inestimable pour pouvoir construire une étude de cas sur « les Français dans la guerre ». S'ils permettent d'aborder la vie des Poilus dans nombre de ses aspects, il est possible, à condition d'opérer une sélection de textes adéquate, de mettre en lumière aussi nombre de points extérieurs à la zone de combats proprement dite, qu'il s'agisse d'une « plus grande guerre » dans l'espace, à travers ce que l'auteur nous

laisse saisir de la mobilisation de l'arrière, ou dans le temps, avec l'évocation du climat d'Union Sacrée avant le conflit ou la volonté de commémoration immédiatement après sa conclusion.

Justement parce que leur auteur fait preuve, d'un bout à l'autre de son récit, d'une attitude critique vis-à-vis de l'action dans laquelle il est engagé, sont point de vue est déjà une réflexion susceptible de nourrir la nôtre sur le sujet, mais aussi un témoignage d'une morale du devoir propre à certains de ces hommes qui, sceptiques quant au sens de leurs combats, craignant leur hiérarchie mais refusant aussi les stratagèmes, pourtant connus, permet-

tant de poursuivre la guerre en « planqué », conservèrent jusqu'au bout le sens de la solidarité avec leurs compagnons de tranchées. Ce point de vue est certes celui d'un poilu parmi d'autres et peut mériter d'être nuancé, certains historiens montrant que la part d'adhésion patriotique était plus forte que ce que le texte de Barthas peut le laisser croire³². Il n'en demeure pas moins que, leçon de morale, à tout le moins leçon de civisme, ces *Carnets de guerre* permettent de pleinement donner à notre enseignement, à partir de cette question sur « les Français dans la guerre », cette dimension qui lui est consubstantielle.

La vision des combats et des théâtres d'opérations	Mots clés du texte	Des soldats entre résignation et rébellion	Mots clés du texte	Un regard sur le monde extérieur aux champs de bataille	Mots clés du texte
<p>La réalité matérielle des tranchées</p> <p>- Des conditions de vie difficiles dans les tranchées</p> <p>-Un travail harassant d'aménagement permanent</p> <p>Danger et violence de la guerre, épuisement des combattants</p> <p>- Combats et offensives dans une guerre de position, permanence des bombardements</p> <p>- La question des gazages</p> <p>- l'épuisement physique</p> <p>L'omniprésence de la mort</p> <p>- Des terrains de combats transformés en charniers</p> <p>- Des combats meurtriers</p>	<p>« l'eau ne tarda pas à s'infiltrer dans le fossé, à submerger les souliers ; les casques se transformaient en compte-gouttes ; de notre sac de petites cascades dégoulinait sur les reins, les épaules, le long des bras », p. 287</p> <p>« La tranchée que notre compagnie venait occuper était à peu près à mi-pente ; à l'entrée sur une pancarte à moitié emportée je lus « Tranchée Rascas ». Ce n'était en réalité qu'un mauvais boyau (...) Toute la nuit on nous fit travailler à rendre ce boyau praticable et habitable, p. 286-87</p> <p>« A tout hasard et à tout instant, les Boches tiraient des rafales d'obus. Blottis nous n'eûmes pas un blessé pour cette journée. Le soir, à nuit close, notre bataillon devait aller occuper les premières lignes. A l'heure fixée nous partîmes (...) Nous nous accroupîmes pour ne pas accrocher au passage quelque balle vagabonde ou quelques éclats d'obus », p. 287</p> <p>« Une nuit je sentis qu'on tirait ma couverture. Je frottai une allumette et je frissonnai d'horreur : mon voisin de lit vomissait des flots de sang par sa bouche et son nez qui jaillissaient jusque sur ma couche. C'était un jeune parisien aux poumons brûlés par les gaz. », p. 532</p> <p>« je protestais, fort de ma maigreur, que j'étais à bout de forces, épuisé par un séjour ininterrompu dans les tranchées depuis 1914. (...) [Le médecin-chef] me fit déshabiller, coucher sur une planche, m'ausculta. « Oui, dit-il, cet homme est fatigué, on va l'envoyer à l'intérieur ». p. 531</p> <p>« Là, de la chair humaine avait été broyée, déchiquetée : aux endroits où la terre avait bu du sang des essaims de mouches tourbillonnaient ; pourtant on ne voyait pas de cadavres mais on devinait leur présence, cachés sans doute dans des trous d'obus proches avec un peu de terre dessus, par des relents de chair corrompue », p. 286</p> <p>« La vue de ce triste tableau nous suggéra la juste appréhension que le lendemain, dès que les Boches s'apercevraient de notre présence, ils allaient nous mettre en marmelade. », p. 287</p>	<p>Les rapports au sein de la hiérarchie militaire</p> <p>- La critique du commandement pour sa direction de la guerre...</p> <p>La critique de la faible considération pour les vies des soldats</p> <p>Des fraternisations entre soldats Français et Allemands</p> <p>Des soldats Français et Allemands conscients de leur communauté de destin.</p> <p>Les mutineries de 1917</p> <p>- Une cause fondamentale, la lassitude des soldats, le retard dans les permissions</p> <p>- Une action réelle mais limitée</p>	<p>« Je suggérais au sergent Faure qui commandait la section l'idée de faire un tronçon de boyau allant en ligne droite à la tranchée du Moulin. On aurait ainsi évité un grand coude et de nombreux et brusques détours que faisait le boyau. (...) Cette idée fut soumise au capitaine, celui-ci consulta le commandant sur cette grave affaire. [II] en référé au colonel qui en causa au général qui hésita à cause que le plan du secteur devrait se rectifier ! », p. 214</p> <p>Il y avait d'ailleurs des raisons de mécontentement : l'échec douloureux de l'offensive du Chemin des Dames qui n'avait eu pour résultat qu'une effroyable hécatombe, p. 471</p> <p>« les soldats durent sortir des tranchées pour ne pas s'y noyer ; les Allemands furent contraints d'en faire de même et l'on eut ce singulier spectacle ; deux armées ennemis face à face, sans se tirer un coup de fusil. La même communauté de souffrance rapproche les cœurs, fait fondre les haines... », p. 215</p> <p>« En ce moment éclata la révolution russe.(...) Ces événements eurent leur répercussion sur le front français et un vent de révolte souffla sur presque tous les régiments. Il y avait d'ailleurs des raisons de mécontentement : l'échec douloureux de l'offensive du Chemin des Dames qui n'avait eu pour résultat qu'une effroyable hécatombe ; la perspective de longs mois encore de guerre dont la décision était très douteuse, enfin c'était le long retard apporté pour les permissions, c'était cela je crois qui irritait le plus le soldat », p. 471</p> <p>« Au refrain des centaines de bouches reprenaient en chœur et à la fin des applaudissements frénétiques éclataient auxquels se mêlaient les cris de « Paix ou Révolution ! A bas la guerre ! », etc. « Permission, permission ! Un soir, patriotes voilez-vous la face, <i>L'Internationale</i> retentit, éclata en tempête. [...] La promesse formelle était faite que les permissions allaient reprendre dès le lendemain à la cadence de seize pour cent sans arrêt. Les autorités militaires, si arrogantes, si autoritaires, avaient dû capituler. Il n'en fallait pas davantage pour rétablir l'ordre. » p. 472-473</p>	<p>L'Union Sacrée</p> <p>- Le moment de la déclaration de guerre</p> <p>-Un pays tout entier uni dans l'effort de guerre</p> <p>Un pays entre bourrage de crâne et angoisse face à la mort</p> <p>- L'omniprésence de la propagande de guerre</p> <p>- L'absence des proches et l'inquiétude</p> <p>Quelle mobilisation de l'arrière ?</p> <p>Des usines d'armement et des « profiteurs de guerre » (au demeurant patriotes...)</p> <p>Des centres de soin, loin du front pour soigner les blessés</p> <p>Quelle commémoration du combat ?</p> <p>- les projets d'édification de monuments aux morts</p> <p>- faire que la guerre soit la « Der des Ders »</p>	<p>« Cet homme annonçait, après le déluge, le plus effroyable cataclysme qui eût jamais affligé notre humanité, (...) il annonçait la mobilisation générale, prélude de la guerre, la guerre maudite, infâme, déshonorante pour notre siècle », p. 13</p> <p>« Il n'y eut plus d'adversaires politiques, insultes, injures, haines, tout fut oublié. Le premier effet de la guerre était d'accomplir un miracle, celui de la paix, de la concorde », p. 14</p> <p>« Je constatais qu'à l'arrière régnait un optimisme béat et une confiance absolue sur la prompte et victorieuse fin de la guerre. C'était l'œuvre néfaste des journaux mensongers », p. 227</p> <p>« seules des mères, des épouses tremblaient, souffraient, priaient mais en silence, en étouffant leurs sanglots », p. 227</p> <p>« notre train nous déposa à la petite ville de Bourgoin dans l'Isère. Nous fûmes conduits à un hôpital bénévole installé dans les bâtiments d'une filature et une fonderie où plusieurs centaines d'hommes et de femmes étaient employés, à côté du vaste parc et joli château du propriétaire M. Diederichs. Nous étions chez un de ces gros profiteurs de guerre. C'était sur le prélèvement de ses bénéfices qu'il entretenait cet hôpital à ses frais », p. 533.</p> <p>« ...dans les villages on parle déjà d'élever des monuments de gloire, d'apothéose aux victimes de la grande tuerie, à ceux, disent les patriotards, qui « ont fait volontairement le sacrifice de leur vie », comme si les malheureux avaient pu choisir, faire différemment. Je ne donnerai mon obole que si ces monuments symbolisaient une véhémence protestation contre la guerre, l'esprit de la guerre et non pour exalter, glorifier une telle mort afin d'inciter les générations futures à suivre l'exemple de ces martyrs malgré eux. », p. 552</p>

notes :

¹ Barthas L. : *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Paris, Maspero/La Découverte, 1978/1997, 564 p. L'édition de 1997 utilisée ici comporte outre le récit de Barthas sur la guerre, un introduction de Rémy Cazals qui avait découvert ces carnets et une postface de ce même historien précisant l'écho qui a pu être celui de ces carnets vingt ans après leur première publication ainsi que les débats historiographiques qui ont pu se nourrir de la lecture de cette source.

² Voir à ce propos la postface de R. Cazals dans Barthas L. :

Les carnets de guerre..., op. cit., p. 559-563, mais aussi l'article de Barral P. : « Les cahiers de Louis Barthas », in Caucanas S., Cazals R. : *Traces de 14-18, actes du colloque international de Carcassonne*, 24-27 avril 1996, Carcassonne, Les Audois, 1997, p. 21-30, et les quelques éléments ce débat que nous reprenons ici dans la première partie de ce travail

³ Phrase de F. Mitterrand citée par R. Cazals R. in Barthas L. : *Les carnets de guerre...*, op. cit., p. 557

⁴ Prost A., Winter J. : *Penser la grande guerre, un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004, p. 133 et sq.

⁵ A. Prost et J. Winter distinguent ainsi trois « configurations historiographiques » successives sur le sujet, la première, « militaire et diplomatique », la seconde « sociale », la troisième, « socio-culturelle », le passage de la seconde à la troisième, perceptible à la fin des années 1980, prenant la forme d'une transition, alors que celui de la première à la seconde faisait figure, de rupture dans les deux décennies de l'après seconde guerre mondiale. Prost A., Winter J. : *ibid.*, pp. 15-50

⁶ *Accompagnement des programmes, histoire géographie, classes de Première des séries générales*, Paris, CNDP, 2003, p. 32

⁷ *Accompagnement des programmes...*, *ibid.*, p. 32

⁸ « on avait la sensation d'être sacrifiés et que nos souffrances sans nom n'étaient pas comprises et ne troublaient nullement la douce quiétude de la vie de l'arrière », Barthas L. : *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier 1914-18*, op. cit., p. 227

⁹ chiffre donné par Barral P. : « Les cahiers de Louis Barthas », in Caucanas S., Cazals R. : *Traces de 14-18, actes du colloque international de Carcassonne*, 24-27 avril 1996, Carcassonne, Les Audois, 1997, p. 22

¹⁰ citation et éléments de l'argumentation de S. Audouin-Rouzeau repris dans Cazals R. : « postface à l'édition de 1997 » (des carnets de Louis Barthas), in Barthas L. : *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier 1914-18*, op. cit., p. 560

¹¹ nous renvoyons ici par exemple à l'article de P. Barral cité plus haut et au travail de recensement des positions de différents historiens en particulier anglo-saxons sur la question, R. Cazals, *ibid.* p. 559-63

¹² *ibid.*, p. 560

¹³ Barral P. : « Les cahiers de Louis Barthas », in Caucanas S., Cazals R. : *Traces de 14-18*, op. cit., p. 30

¹⁴ Barral P., *ibid.*, p. 29

¹⁵ Barthas L. : *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier 1914-18*, op. cit., p. 472-73

¹⁶ Cazals R. : « La culture de Louis Barthas, tonnelier », in *Pratiques et cultures politiques dans la France contemporaine, hommage à Raymond Huard*, Montpellier, Université Paul Valéry Montpellier III, 1995, p. 434

¹⁷ A contrario l'exemple russe montre que ce degré d'adhésion minimal a fini par disparaître et que la population, soldats en tête, a trouvé préférable de se risquer à une révolution et faire la paix, plutôt que de poursuivre une guerre, n'apportant chaque jour qu'un peu plus de malheurs.

¹⁸ Pech R. : compte rendu des Carnets de L. Barthas dans les *Annales du Midi*, avril-juin 1980, cité par Cazals R. « La culture de Louis Barthas, tonnelier », in *Pratiques et cultures politiques dans la France contemporaine...*, op. cit., p. 429

¹⁹ *ibid.*, p. 429

²⁰ Barthas L. : *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier 1914-18*, op. cit., p. 471

²¹ Barthas L. : *ibid.*, p. 13-14

²² Barthas L. : *ibid.*, p. 13

²³ Barthas L. : *ibid.*, p. 14

²⁴ Barthas L. : *ibid.*, p. 43-45

²⁵ Barthas L. : *ibid.*, p. 44

²⁶ Barthas L. : *ibid.*, p. 214-15

²⁷ Barthas L.

: *ibid.*, p. 226-27

²⁸ Barthas L. : *ibid.*, p. 286-87

²⁹ Barthas L. : *ibid.*, p. 471-73

³⁰ Barthas L., *ibid.*, p. 531-33

³¹ Barthas L., *ibid.*, p. 552

³² Si les historiens se divisent autour de la question « pourquoi les soldats ont tenu ? » en deux grandes catégories, « l'école de la contrainte » et « l'école du consentement patriotique » pour reprendre les expressions d'A. Prost (in Prost A., Winter J. : *Penser la grande guerre, un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004, p. 142), il est clair que Barthas peut amener à privilégier « l'école de la contrainte ». A nous de savoir nuancer ses remarques...

Le BLPHG passe entièrement en ligne dès cette année.

Pour vous connecter sur le site du Bulletin :

http://www.ac-reims.fr/datice/bul_acad/hist-geo/default.htm